

Sulitzer

LE ROI VERT

BEST SELLER
12€

éditions du
ROCHER

R O M A N

LE ROI VERT

PAUL-LOUP SULITZER

LE ROI
VERT

 éditions du
ROCHER

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

plusieurs témoignages le confirmaient, il se trouvait à Mauthausen depuis trois, quatre mois au plus. Tarras souriait :

« L'histoire me semble tout à fait claire : des officiers S.S. de haut rang – un seul officier n'aurait pas eu besoin de neuf jeunes amants, sauf à être un surhomme – se sont repliés sur l'Autriche afin d'y organiser une défense jusqu'à la mort. Ils seront ainsi parvenus à Mauthausen, y auront bénévolement renforcé la garnison et, devant l'approche de notre 7^e armée, se seront à nouveau repliés, cette fois en direction des montagnes, de la Syrie voire des Tropiques. Non sans avoir au préalable, avec le souci de l'ordre caractérisant cette race admirable, soigneusement rangé sous quelques pelletées de chaux vive et de terre les ex-élus de leur cœur désormais encombrants. »

À Harvard, Tarras avait reçu de quelques lecteurs de Gogol le sobriquet au demeurant logique de Boulba. Loin de s'en irriter, il s'en était fait gloire, allant jusqu'à signer ainsi des articles de revue, voire ses commentaires au bas d'une copie d'examen. Derrière ses lunettes cerclées d'or, ses yeux vifs coururent sur les horreurs tapissant le mur :

« Bien entendu, mon petit David, nous pouvons toutes affaires cessantes nous intéresser à votre jeune protégé. Somme toute, nous n'avons guère que quelques centaines de milliers de criminels de guerre attendant fébrilement les manifestations de notre sollicitude. Bagatelle. Sans parler de ces millions d'hommes, femmes et enfants déjà morts, mourants ou à mourir. »

Il avait ainsi le goût des péréoraisons et le sadique besoin de clouer n'importe quel interlocuteur par le sarcasme. Néanmoins, l'histoire du jeune Autrichien dut l'intéresser. Deux jours plus tard, le 10 mai, il rendit au garçon une première visite. Avec les kapos qui se trouvaient là, il parla russe, allemand, polonais,

hongrois. Il n'accorda à l'inconnu qu'un regard volontairement rapide.

Qui lui suffit.

Il éprouva au vrai le même sentiment que David Settiniáz. Avec une différence de taille : s'il fut pareillement impressionné, lui sut pourquoi. Il découvrit une très frappante ressemblance entre les yeux du miraculé et ceux d'un homme avec qui il avait échangé quelques phrases, à Princeton, lors d'un déjeuner chez Albert Einstein : le physicien Julius Robert Oppenheimer. Même prunelles pâles, à l'identique profondeur insondable, ouvertes sur un rêve intérieur inaccessible au commun des mortels. Semblable mystère, semblable génie...

« À cela près que ce gamin a tout au plus dix-huit ou dix-neuf ans... »

Les jours suivants, Georges Tarras et David Settiniáz se consacrèrent à la mission qui les avait amenés à Mauthausen. Travail de policiers menant enquêtes sur dénonciation, la plupart du temps. Ils s'efforcèrent d'établir la liste de tous ceux qui, à divers titres, avaient eu des responsabilités dans le fonctionnement du camp. Et, ayant dressé cette liste, de l'assortir de témoignages appelés à être utilisés plus tard, devant une cour martiale jugeant en particulier les crimes de guerre à Dachau et Mauthausen. Nombre d'anciens gardiens du camp de Haute-Autriche s'étaient, à l'approche des troupes américaines, contentés de chercher un refuge aux alentours immédiats, sans précautions particulières, conservant leurs noms véritables, s'abritant derrière la vertu d'obéissance – *Befehl ist Befehl*, « un ordre est un ordre » – qui pour eux expliquait tout. En manque de moyens et de personnel, Tarras engagea d'anciens détenus. Dont un architecte juif survivant de plusieurs camps, Simon Wiesenthal.

Après quelque temps, sur l'insistance de David Settiniáz (du

moins fut-ce le prétexte qu'il se donna à lui-même), Tarras repensa au garçon enterré vivant, dont il ne savait toujours pas le nom. La petite délégation de détenus venue protester à son sujet auprès du major Strachan ne s'était plus manifestée et d'ailleurs trois de ses membres les plus ardents – des Juifs français – avaient quitté le camp pour la France. En sorte que les accusations portées étaient presque tombées d'elles-mêmes. Un dossier avait cependant été constitué, suffisant à une action.

Tarras décida de procéder lui-même à l'interrogatoire. Bien des années plus tard, recevant en plein visage, mais en de toutes autres circonstances, le regard de Reb Klimrod, il devait se souvenir de l'impression que lui avait laissé cette première rencontre.

3

Le garçon marchait, ne boitait même plus. Il avait, sinon grossi – le terme aurait été grotesque, appliqué à un survivant de la sorte – du moins repris quelques couleurs et sans doute aussi quelques kilos. Tarras jugea qu'il devait peser une centaine de livres.

« Nous pouvons parler allemand », dit-il.

Le regard gris, iris très pâle et pupille nettement plus sombre et verte, s'enfonça dans celui de l'Américain puis, avec une lenteur délibérée, fit le tour de la pièce :

« Votre bureau ? »

Il s'exprimait en allemand. Tarras acquiesça. Il éprouvait un sentiment bizarre, proche de la timidité, et cette sensation très nouvelle l'amusait.

« Avant, dit le garçon, c'était le bureau du commandant S.S.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mademoiselle était née), une autre d'une ria bretonne, une enfin des Pyrénées.

Un étage plus haut, un seul des logements des domestiques révélait qu'il était encore habité, ou l'avait été récemment. Il y découvrit deux lits de camp, et un paquetage très soigneusement fait. Dans l'air flottait une faible odeur de tabac blond. Des sous-vêtements kaki avaient été mis à sécher sur un fil dans la salle d'eau.

Il redescendit et gagna le premier étage.

C'était celui où ses parents avaient toujours vécu. Du très large corridor dallé de marbre, Hannah avait fait une frontière qu'enfants ou domestiques n'eussent pas osé franchir sans sa permission expresse. Sur une rive, celle dont les fenêtres donnaient en façade, s'alignaient les pièces communes : les deux salons, la salle à manger allongée à angle droit par un office immense et la cuisine et, à l'autre extrémité, faisant pendant aux salles de service, la bibliothèque, si vaste qu'elle touchait aux deux rives et en quelque sorte les unissait.

Il poussa les portes à sa droite. Ici avait été l'appartement personnel d'Hannah, territoire prohibé. Et à présent totalement vide. On en avait même arraché la tapisserie, avec soin. Le grand lit d'Hannah s'était trouvé là, entre ces deux fenêtres donnant sur la cour intérieure. Reb était né dans ce lit et ses sœurs de même. Avançant parallèlement au corridor, il entra dans le boudoir. Vide. Puis dans le bureau d'Hannah où, entre sa propre naissance en 1928 et celle de Mina en 1933, Hannah avait préparé, évidemment avec succès, un doctorat de philosophie. Vide encore.

La pièce suivante au-delà de la salle de bain intermédiaire avait été la chambre de son père. Elle était meublée entièrement. Mais il ne reconnut pas le mobilier. Le lit d'ailleurs n'eût pas convenu à son père, il était trop haut, l'infirmes n'aurait pu s'y

allonger sans aide.

Il ouvrit une armoire, puis une autre. À l'intérieur, des uniformes, plusieurs, identiquement chamarrés d'étoiles et de décorations. Du linge de corps et des chemises méticuleusement repassées étaient empilés sur des étagères. Il vit des chaussures de toutes sortes, certaines basses, à lacets. Sur deux portemanteaux à part, des vêtements indiscutablement civils. Il les toucha...

... mais son regard était déjà sur la dernière porte, celle ouvrant sur la bibliothèque.

Il en tourna la poignée mais n'en fit pas tout de suite pivoter le battant. Pour la première fois depuis qu'il était entré dans la maison, son visage exprima quelque chose. Les prunelles s'élargirent, ses lèvres s'entrouvrirent comme si soudain le souffle lui manquait. Il apposa sa tempe, puis sa joue contre le chambranle. Il ferma les yeux, les traits contractés par le désespoir. Il entendit, sans doute bien plus nettement que si le bruit avait été réel, le son familier et doux, à peine chuintant, des roues de caoutchouc du fauteuil roulant de Johann Klimrod, dont une attaque d'hémiplégie avait paralysé les jambes en 1931, au printemps – Reb Michael n'avait alors même pas trois ans. Il entendit la voix de son père parlant au téléphone, ou s'adressant à son associé Erich Steyr, ou à l'un des quatre assistants, ou à l'une des trois secrétaires. Il entendit cliqueter le petit monte-charge par lequel son père franchissait un étage, quittant son cabinet d'avocat au rez-dechaussée pour la bibliothèque et son appartement privé.

... Entendit Johann Klimrod son père dire à Steyr : « Erich, j'ai peur de ce voyage à Lvov. En dépit de ces laissez-passer que vous leur avez procurés... »

Il rouvrit les yeux, poussa la porte, entra. La pièce de dix-huit mètres sur huit enfermait en tout et pour tout la longue table

de chêne ciré qu'il avait toujours connue, un vieux tapis, une chaise bancale. Les murs tendus de soie grenat au-dessus des lambris portaient encore les traces des tableaux qui y avaient été accrochés. On avait même arraché certains des rayonnages par endroits s'élevant à quatre mètres de haut et desservis par une galerie à balustres de chêne. Il ne restait aucun des quinze ou vingt mille livres assemblés par Johann Klimrod en quarante ans et avant lui par les quatre ou cinq générations de Klimrod dont l'un avait été haut fonctionnaire sous Joseph II, empereur d'Allemagne et d'Autriche, roi de Bohême et de Hongrie. Et rien ne demeurait non plus de la merveilleuse collection de madones en bois polychrome, graciles, souriantes, vêtues de brocart, vieilles de quatre siècles et demi...

Dans la bibliothèque dépouillée, fantastiquement sonore, le jour commençait à s'infiltrer au travers des volets clos. Il marcha jusqu'au petit monte-charge à la façon dont on va à une ultime ressource...

Pour parvenir à Vienne en cette aube du 19 juin, il avait parcouru à pied les quelque cent soixante kilomètres entre Mauthausen et la capitale, ne progressant que la nuit, dormant le jour, volant dans les fermes pour s'alimenter, coupant le Danube à Sankt Pölten et traversant pour finir la forêt viennoise ; il avait abattu d'une traite les trente-cinq derniers kilomètres et vers 2 heures du matin était passé très près du parc et du château de Schönbrunn. Bien des années plus tard, à David Settiniroz lui demandant les raisons de cette frénétique et solitaire ruée – alors que Settiniroz tout aussi bien que Tarras l'auraient très certainement aidé à regagner Vienne – il devait simplement répondre, avec son air habituel d'absence : « Je voulais retrouver mon père, et le retrouver par mes seuls moyens. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« C'était un sanatorium, dit à regret l'homme roux à Reb. Une sorte d'hôpital, si vous voulez. J'y suis allé deux fois, en 1942 et puis l'année suivante. Ils avaient un court-circuit général et ils m'ont fait venir. »

Il se hâta de secouer la tête, déjà sur la défensive : « Mais je n'ai rien vu d'extraordinaire. »

L'homme roux tenait un atelier d'électricité non loin de la Colonne de la Trinité, à Linz. Il avait immédiatement reconnu Reb Klimrod, à la seconde où l'interminable et maigre silhouette de l'adolescent s'était profilée sur le seuil. Il s'était souvenu du garçon que des officiers S.S. traînaient constamment derrière eux, une fois même en laisse comme un chien, à Mauthausen où lui-même s'était rendu à plusieurs reprises, toujours en sa qualité d'électricien. Comme tous les hommes qui avaient peu ou prou une activité touchant aux camps, il savait que les recherches commençaient à battre leur plein, conduites par la section des Crimes de Guerre. (Et il craignait plus encore ce Comité juif récemment organisé à Linz même. Les Juifs étaient maintenant dangereux, horriblement. Par deux fois déjà, il avait croisé dans les rues de Linz un autre ancien détenu de Mauthausen, Simon Wiesenthal, qui d'ailleurs n'habitait pas très loin de chez lui, au 40, Landstrasse³ ; les yeux noirs et perçants, un peu fixes, de Wiesenthal peuplaient parfois ses cauchemars, bien qu'il s'estimât à tous égards innocent, non concerné : il n'avait été qu'électricien, rien de plus, que pouvait-on lui reprocher ?)

Or ce garçon qui venait d'entrer et lui posait des questions sur Hartheim, était juif ; l'homme roux se souvenait parfaitement de l'uniforme rayé sur lequel le « J » jaune occupait le centre d'un double triangle jaune-rougeâtre.

Ce fut l'homme roux qui donna à Reb Klimrod le nom du

photographe de Salzbourg.

De Vienne à Linz, il avait voyagé accroché à l'un de ces wagons ouverts à tous vents, déglingués au plus haut point, que les chemins de fer autrichiens avaient réussi à remettre en route, sur certaines lignes. Il arriva à Linz vers le 30 juin et parcourut à pied, ou sur une jeep militaire (celles-ci pratiquaient volontiers l'auto-stop à l'usage des civils), les quatorze kilomètres jusqu'à Alkhoven. Il ne précisa jamais à quiconque s'il était ou non entré dans le château de Hartheim.

Ni Tarras ni Settiniroz n'osèrent lui poser la question.

Reb Michael Klimrod fut le premier homme – hors bien sûr ceux qui y avaient travaillé – à découvrir les véritables fonctions du château de Hartheim. Lesquelles ne furent officiellement révélées qu'en 1961, seize ans plus tard, par pur hasard et sur l'intervention de Simon Wiesenthal.

Il arriva à Salzbourg le 2 juillet dans la nuit ou le 3 au matin. Il avait parcouru plus de 600 kilomètres – dont au moins les deux tiers à pied – dormant peu ou pas et n'importe où (à la seule exception de sa halte chez les Doppler à Payerbach), mangeant moins encore et, toujours à l'exception de Doppler, sans prendre appui sur une présence amicale, s'enfonçant dans une solitude désespérée et très dramatique, en proie à une obsession unique : savoir où et comment son père était mort.

Le photographe de Salzbourg s'appelait Lothar.

« Il n'est pas ici, dit la femme aux cheveux gris coupés très court. Il habite ici mais n'y travaille pas. Mais vous pouvez aller à son laboratoire. »

Elle consentit à indiquer l'adresse de celui-ci : dans un *Durchhäuser*, un passage couvert de la Kaigasse, juste derrière la Tour des Cloches.

« Vous savez où c'est ?

– Je trouverai », dit Reb.

Il repartit, s'efforçant de masquer sa claudication. Traversant la place du Vieux-Marché, à peu près à la hauteur de la Hofapotheke, l'ancienne pharmacie des princes-archevêques de Salzbourg avec son étrange façade, il vit l'ambulance pour la seconde fois.

La première fois, cela s'était passé sur l'autre berge de la Salzach, à l'instant où débouchant de la route de Linz, il avait remarqué le véhicule garé à l'entrée du Staats Brücke, le capot dans sa direction. Deux hommes sur le siège avant, immobiles, avec ce visage inexpressif des subalternes attendant l'ordre qui les remettrait en marche. L'ambulance était peinte en kaki avec une croix rouge sur fond blanc, elle n'avait *a priori* rien que de très banal.

Et à présent, elle se trouvait au cœur du vieux Salzbourg, de nouveau à l'arrêt, sans personne au volant. Mais le numéro était le même, tout comme elle portait la même éraflure au pare-chocs avant droit.

Reb Klimrod acheva sa traversée de la place, visage impassible mais, d'un coup, paraissant assez gauche et même boitant plus bas qu'il ne l'avait encore fait.

Il se trouvait alors à deux cent cinquante mètres environ de la Tour des Cloches.

Il y parvint vingt-cinq minutes plus tard.

Le *Durchhäuser* était sombre et étroit ; levant les mains au-dessus de sa tête, sans même allonger les bras, Reb Klimrod aurait pu en toucher la voûte. Il avança sur une dizaine de mètres, dépassant les boutiques obscures, avant d'apercevoir le panneau, peint en noir sur fond blanc, assez malhablement : « *K.-H. Lothar – photographe d'art* ». Sa poussée de la porte

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

polonais, ne vous fatiguez pas... »

On repartit pour deux nouvelles heures de route, la lumière crue de l'été autrichien infiltrant ses éclaboussures entre les interstices de la bâche.

Ils passèrent l'entière journée du 7 dans une ferme isolée, non loin d'Igls, sur les pentes du Patscherkofel. Se remirent en route à la nuit tombée vers 11 heures, traversèrent Innsbruck où Reb entendit parler français par deux hommes qui devaient être des soldats, et dont l'un avait un fort accent chantant du sud. Après cela, Reb reconnut la route qu'ils suivaient – tunnel ferroviaire de Mittenwald et bruissement de l'Inn, dont il se souvenait parfaitement. Au cours de l'été 1938, le collègue viennois dont il était l'élève (avec deux classes d'avance pour son âge) avait organisé un séjour à Saint-Anton.

Il crut que leur destination finale était la Suisse mais à Landeck, le camion prit à gauche, délaissant le Voralberg au profit de Pfunds et Naunders, et du Reschenpass. Le camion stoppa une heure plus tard, vida son chargement humain, fit demi-tour et s'engagea illico dans la descente. On poursuivit à pied, sous la conduite d'un jeune garçon surgi de la nuit et qui, en allemand, leur recommanda le silence le plus absolu. Après peut-être trois heures d'une montée sous le couvert, on parvint à une auberge faiblement éclairée. Ils n'entrèrent pas par la porte principale, mais par le moyen d'une échelle qui, donnant accès au large balcon à la tyrolienne, leur ouvrit l'accès du premier étage. Un autre groupe d'une vingtaine d'émigrants se trouvait déjà là, observant un silence à ce point précautionneux que ses membres s'étaient tous déchaussés afin que le bruit de leurs pas n'alerte pas les clients du rez-de-chaussée...

... Clients eux-mêmes extraordinairement discrets. Une heure après l'arrivée du détachement dans lequel figurait Reb Klimrod, celui-ci, par une fenêtre, aperçut une quinzaine

d'hommes, certains d'âge mûr. Les nouveaux venus avaient quelque chose de militaire dans l'allure et dans la façon dont ils s'étaient organisés, malgré leurs vêtements civils luxueux et leurs valises de prix. Eux se tinrent cois durant toute leur approche, mais leur entrée dans les salles du rez-de-chaussée déclencha une vague d'exclamations – en allemand – d'ailleurs rapidement réprimée.

Le personnel de l'auberge, pour lui, faisait la navette entre les deux niveaux avec un naturel parfait.

Yoël se glissa près de Reb : « Tu penses ce que je pense ? » Reb acquiesça. On entendait au travers du plancher, deux mètres au-dessous, les hommes en train de prendre leurs quartiers pour la nuit. Pour un peu, les deux jeunes gens en se mettant à plat ventre auraient pu suivre les conversations chuchotées. Une crispation de haine défigura quelques secondes les traits fins de Yoël Bainish, rescapé, entre autres, du ghetto de Varsovie : « Des nazis en fuite ! » Il en pleurait de rage.

Toute la journée du 8 juillet se passa dans cette cohabitation étrange, contre nature.

Et il n'est pas exclu que dans cette auberge du Reschenpass, à quelques mètres les uns des autres, alimentés par les mêmes aubergistes et conduits par les mêmes contrebandiers, se soient trouvés simultanément des survivants de Mauthausen et autres camps, et ceux-là même qui avaient été leurs bourreaux.

Pas Erich Steyr. Même Settini az estime la chose impossible. Les dates ne concordent pas.

Le trajet si, bien sûr.

Ils passèrent la frontière italienne la nuit suivante. À deux heures d'intervalle. D'abord les S.S. en cavale, qui eurent la priorité.

En Italie, un convoi de camions attendait très ouvertement

Reb Klimrod et ses compagnons, dont le nombre, grossi par plusieurs autres groupes ayant passé le Reschenpass lors des nuits précédentes et ayant trouvé refuge dans des fermes du versant italien, dont le nombre donc dépassait la centaine.

Yoël Bainish avait un naturel fort gai et une presque stupéfiante aptitude à se rire de tout. À Mauthausen, il avait vingt fois risqué une mort immédiate, dans la cour, en singeant la démarche ou les tics de tel ou tel gardien. Descendant du Reschenpass, il n'avait cessé de chanter ou bien, avec un irrespect frisant pour certains l'indécence, il avait ressuscité un certain Shloimele, gloire de son village natal de Kreshev, près de Lublin en Pologne, et qui était rabbin ou presque.

Mais à cette seconde où tous découvrirent les camions, et les uniformes de soldats, même Yoël Bainish resta bouche bée. Les camions et les uniformes des soldats étaient indubitablement britanniques. Et il s'agissait, apprirent-ils, de la 412^e compagnie royale de transports de Sa Majesté. Grâce à laquelle ils allaient tous, nonobstant les barrages acharnés de la Grande-Bretagne, atteindre le Sud de l'Italie, d'où ils embarqueraient pour Eretz Israël.

La 412^e compagnie royale de transports n'existait pas. Elle était en réalité le fruit de l'imagination fertile d'un homme appelé Yehouda Arazi, chef du Mossad⁹ en Italie, où il avait débarqué (les Anglais le cherchaient vivement en Palestine) sur les talons des armées alliées. Dans ces armées, justement, se trouvaient des unités britanniques, et les effectifs de celles-ci comportaient, disséminés, des Juifs de Palestine.

Dont quatre sergents, parmi lesquels Eliahou Cohen, dit Ben-Hur, fondateur dans les kibboutzim du « Palmah », unité de défense de la Haganah, et noyau de la future armée israélienne.

Arazi avait établi avec les quatre sergents un plan prévoyant

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Regarde, mon canard, dit-il. Les half-tracks vont nous les bloquer. Ils ne pourront même pas repartir. »

Et les deux engins blindés, en effet, avaient brusquement accéléré, prenant position à l'entrée même du poste, dans lequel la fusillade faisait maintenant rage. Harmond aperçut l'un des faux Arabes qui sortait en courant du bâtiment, mais l'une des mitrailleuses du toit le cloua sur place d'une courte rafale.

– Complètement bloqués, dit encore Lazarus, souriant de plus belle. Reb ? Tu viens avec moi, petit ? »

« Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'ils avaient l'intention de faire, raconte Harmond. Je ne sais pas si, le sachant, j'aurais eu le courage de les accompagner. Mais ils étaient l'un et l'autre d'un calme extraordinaire. Ce ne fut que plus tard que je compris que, en quelque sorte, ils surenchérisaient l'un sur l'autre. Et qu'ils étaient fous. »

Harmond arrêta la jeep exactement entre les deux half-tracks. « Ça ira très bien », dit Lazarus, qui descendit et hocha la tête d'un air très satisfait à l'intention des hommes dans les blindés, qui le considéraient non sans surprise, se demandant d'où diable il pouvait sortir. « Beau travail, dit-il, une légère pointe d'accent irlandais dans sa voix, vous les avez foutument bloqués, ces salopards. Gardez-moi cette porte dans votre ligne de mire et n'en laissez sortir aucun. Mais je vais essayer de les avoir vivants. C'est vivant qu'ils m'intéressent. » Il parut découvrir presque à ses pieds l'une des sentinelles extérieures du poste, qui s'était aplatie sur le sol dès les premiers coups de feu, pistolet mitrailleur braqué :

« Est-ce bien le moment de faire la sieste, mon garçon ? Relevez-vous et allez plutôt prendre position à cet angle. Autant que je me souviens, il y a là-bas une autre porte, par où ces bâtards pourraient tenter une sortie. Couvrez-la. Qui est

l'officier de permanence, cette nuit ?

– Le lieutenant Parnell, répondit le jeune soldat, écrasé par ce déferlement d'autorité sarcastique.

– Et allez donc, commenta Lazarus, encore un Irlandais ! Je me demande bien comment l'Empire pourrait s'en sortir sans nous. »

Il se retourna à demi et, dans le même temps qu'il adressait, de la main, un signe bienveillant aux sentinelles apostées sur le toit, mitrailleuse en quête d'une cible, il s'adressa à Reb Klimrod :

« Et vous Barnes, qu'est-ce que vous attendez ? Ayez donc l'obligeance de soulever votre cul de cette jeep et venez me rejoindre... »

Très tranquillement, il passa la première rangée de chevaux de frise et avança vers le bâtiment où les armes automatiques continuaient de crépiter. Comme souvent, il y eut une pause dans la fusillade et Lazarus la mit à profit. Il cria :

« Parnell ! Nous les bloquons ici mais je les veux vivants ! Vous m'entendez, Parnell ? »

En première réponse, une giclée de balles vint frapper le sol à moins d'un mètre de ses pieds, mais sans l'atteindre. Et Harmond comprit deux choses : que d'une part la rafale venait d'être tirée par ses camarades de l'Irgoun coincés au rez-de-chaussée et que, donc, ceux-ci avaient reconnu la voix et la silhouette de Lazarus.

Sur quoi une tête apparut au premier étage, celle d'un jeune officier en chemise, cheveux en bataille, tenant un pistolet d'ordonnance. Lazarus lui sourit très aimablement :

« Lieutenant Parnell ? Je suis le major Connors. Dieu sauve l'Irlande. Nous tenons ces bâtards. Le tout est de le leur faire admettre. Je vais m'adresser à eux dans leur charabia. Demandez à vos hommes d'interrompre leurs exercices de tir, s'il vous

plaît. »

Il enchaîna immédiatement après, en hébreu, criant toujours d'une voix très forte et très sonore, plus que jamais marquée d'accent irlandais. Il ne prit aucun risque, pour le cas où il se fût trouvé, au sein de la garnison anglaise, quelqu'un capable de le comprendre. S'adressant aux hommes de l'Irgoun, il leur offrit de se rendre, sur-le-champ, de déposer leurs armes. Dit qu'il allait entrer, et qu'ils n'auraient pas la moindre chance de s'en sortir vivants, sauf à se constituer prisonniers, auquel cas il leur garantissait personnellement le statut de prisonniers politiques.

Reb Klimrod était venu prendre place à son côté, transportant les deux lourdes musettes. Le silence soudain tomba, sur le claquement d'un ultime coup de feu. Et dans le silence, tous entendirent le grondement du char d'assaut qui arrivait, suivi de plusieurs camions chargés de parachutistes parfaitement authentiques. Ces renforts-là se déployèrent, encerclant le bâtiment. Lazarus leur jeta un coup d'œil et hocha la tête, l'air plus satisfait que jamais.

« Pas l'ombre d'une chance, répéta-t-il en anglais puis en hébreu. Je vais entrer. »

Et il entra, ils entrèrent, Klimrod et lui. Harmond, stupéfait au volant de sa jeep, les vit disparaître à l'intérieur du poste, lui-même « assez profondément inquiet » selon sa propre expression, en sentant derrière lui la ligne hermétique des parachutistes parachevant leur encerclement.

À l'intérieur du poste, un Britannique avait été tué, trois autres blessés, tandis que les pertes de la Force d'Assaut de l'Irgoun s'établissaient à deux morts et trois blessés dont un au ventre. Plus tard, Harmond apprit que le commando avait perdu du temps pour cette raison imbécile qu'on n'avait pas pu trouver la clef du dépôt d'armes.

Une ou deux minutes s'écoulèrent, dans une bizarre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ma forteresse... »

Il sourit, effleura de ses lèvres la main de la vieille dame et s'en alla. Mais le lendemain matin, elle reçut un billet qu'accompagnait une rose. D'une écriture petite, serrée, aux jambages élégants mais durement tracés, il la priait de l'excuser, pour l'impossibilité où il était de répondre à son invitation, devant quitter Paris le jour même.

« J'ai rencontré, écrivit-elle une semaine plus tard à David Settiniatz, le garçon le plus déconcertant, le plus étrange mais aussi le plus extraordinairement intelligent que j'aie vu en soixante-cinq années. S'il y a quoi que ce soit que tu puisses faire, avec ou sans mon aide, pour Reb Michael Klimrod, fais-le, David. Il me semble se trouver pour l'heure dans une situation assez misérable, quoiqu'il ne m'en ait rien dit... »

La nouvelle de la réapparition de Reb Klimrod, et surtout de ce que Klimrod fût précisément réapparu chez sa grand-mère française, ahurit David Settiniatz qui en effet s'apprêtait à rentrer à Harvard pour y reprendre ses études interrompues. Par retour du courrier, il répondit à Suzanne Settiniatz qu'il avait lui-même été impressionné par le personnage et pria sa grand-mère, « au cas où il se manifesterait à nouveau », de faire en sorte de savoir où le joindre, lui-même souhaitant de revoir son « ami autrichien ».

12

Dov Lazarus se laissa aller avec un soupir d'aise sur l'un des fauteuils d'osier du Café de Paris, sur la place de France, à Tanger. « Martini ? » Reb secoua la tête. Lazarus passa commande d'un Martini rosé pour lui (il s'y était récemment

converti), d'un thé à la menthe pour son compagnon. Il se mit à parler d'or, en yiddish. L'or commençait d'affluer à Tanger, dit-il, il venait de toute l'Europe, et même de Suisse – après tout les Russes étaient à Vienne et qui pouvait dire s'ils se laisseraient toujours arrêter par la neutralité helvétique ? En outre, les marchés de l'or étaient fermés à Paris et à Londres, et l'inflation...

« Tu sais ce que c'est que l'inflation, petit ?

– Oui », dit Reb avec indifférence.

Il avait eu ses dix-huit ans sur le paquebot *Djenné* entre Marseille et Tanger. À leur arrivée dans le port marocain à statut international, Lazarus leur avait pris deux chambres à l'hôtel Minzah, dans la rue du Statut⁵. Ensuite, Reb avait marché seul sur le boulevard Pasteur, tandis que son compagnon était allé à un rendez-vous. Il s'était accoudé au belvédère d'où la vue porte sur la magnificence du détroit de Gibraltar et le cap de Malabata, il avait erré dans le Gran Socco.

« Tu m'écoutes, petit ?

– Oui.

– Tu n'en as pas l'air. Reb, il y a de l'argent à faire. Dans l'assemblée législative de la Zone internationale, il y a trois juifs marocains. J'en ai rencontré un. D'ici peu, ils vont décider d'étendre à l'or fin les bénéfices de l'entrepôt fictif, c'est-à-dire que n'importe qui, résident ou non, pourra entreposer n'importe quelle quantité d'or sans payer de taxe. Rien qu'en France, il y a des milliers de types qui rêvent d'or, à cause de l'inflation. Tu sais la différence entre un lingot d'or à Zurich et le même lingot, par exemple à Lyon ? Deux cent mille francs. On peut, au départ de Tanger, livrer l'or avec de petits avions, en se servant des anciens terrains de la Résistance française...

– Je ne sais pas piloter un avion. »

Un vieux serveur, qui avait bien soixante-quinze ans et qui devait se révéler parler huit à dix langues, leur apporta leurs consommations et le paquet de cigarettes également demandé par Lazarus. Dont les petits yeux durs et brillants ne quittèrent pas pour autant le visage de Reb :

« On est de mauvais poil, petit ? »

Le silence se prolongea. Les yeux gris tournèrent et vinrent soutenir l'échange. Lazarus sourit :

« Tu n'as pas un rond, pas de famille, aucun endroit où aller. Sans moi, tu crèverais peut-être de faim. Je t'ai tout appris. Je t'ai même amené ta première femme dans ton lit. D'accord ?

– D'accord.

– Tu as tué des types, avec cet Anielewitch ? »

Avant de retrouver Dov, Reb Klimrod avait flâné dans les souks, remontant du bas de la rue du Statut jusqu'au porche d'entrée de la Mendoubia regorgeant d'hibiscus et plantée de dragonniers qu'on disait vieux de 800 ans. Il avait vu l'homme et l'avait aussitôt reconnu, malgré son costume civil, malgré les moustaches et les cheveux plus longs. Veston sur le bras, s'épongeant la nuque avec un mouchoir, l'homme parlait en souriant à des marins anglais eux-mêmes aux prises avec un changeur en plein vent devant la porte Semmarine. Ce n'était ni Erich Steyr, ni Hochreiner. Reb Klimrod, qui avait « une assez bonne mémoire », l'avait vu une seule fois, quatre ans plus tôt. Cela s'était passé à Belzec, le 17 juillet 1942. Cet homme-là était passé dans les rangs des Juifs qu'on venait d'amener de Lvov et, dans un yiddish presque parfait, leur avait demandé à tous d'écrire une lettre à leur famille, afin de rassurer celle-ci et dire qu'ils n'étaient pas maltraités, que leur déportation, en fin de compte, n'était pas si terrible...

« Tu ne m'as pas répondu, dit Dov Lazarus.

– Non.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

même ses très beaux gants de daim fourrés, et ouvrit la porte de son garage. La Mercedes était là, flambant neuve, son orgueil. Il s'assit au volant et ce fut une jouissance que d'entendre le moteur gronder doucement. Il enclencha la première vitesse...

« Ne bougez pas, je vous prie. »

La voix était si douce et si courtoise que, sur le moment, il n'eut absolument pas peur. Puis, se retournant, il reconnut les yeux et la terreur le prit, flamboyante.

« Ce n'est pas possible !

– J'ai bien peur que si, répondit Reb. Je sais que vos enfants vont arriver et que vous devez les amener à leur école. Il n'y aura aucun changement au programme. Il vaudrait mieux qu'il n'y en ait pas. Je serais obligé de tuer vos enfants aussi, et je ne voudrais pas le faire. Avancez normalement, je vous prie, à présent.

– Michael...

– Avancez, s'il vous plaît. »

La Mercedes sortit du garage et vint lentement se ranger devant l'entrée de la maison. Les deux enfants sortirent, emmitouflés de grosses écharpes de laine rouge et bleu. Ils marquèrent un peu de surprise en voyant un inconnu à côté de leur père mais Reb leur sourit et leur dit :

« Votre père et moi nous connaissons depuis des années. Il s'est occupé de moi, presque paternellement, pendant vingt mois. Montez, nous allons vous déposer à votre école. »

Les enfants lui sourirent, et lui posèrent des questions. Il dit qu'il s'appelait Michael, ou du moins que leur père avait coutume de l'appeler ainsi, parce qu'il n'aimait pas son autre prénom. Et quel était cet autre prénom ? Oh ! dit-il, quelque chose de très étranger et de très bizarre, dont ils n'auraient qu'à demander à leur père ce que c'était.

On arriva devant l'école et Reb sourit au conducteur de la

Mercedes :

« Vous devriez embrasser vos enfants. Ils sont charmants. »

Les deux gosses entrèrent dans l'école et la voiture repartit.

« Michael, mon Dieu...

– Nous allons à Dachau, dit Reb. S'il vous plaît. Mauthausen est trop loin et il nous faudrait franchir la frontière. Dachau ira très bien.

– Michael...

– Mon prénom est Reb, dit Reb en souriant. Ralentissez un peu, je vous prie. Je ne voudrais pas que nous ayons un accident. Et je souhaiterais que vous vous taisiez. Vous entendre parler... ne fait qu'accroître la grande colère que j'ai. Vous comprenez ? »

Ils roulèrent en silence. Le camp apparut, intact après vingt-trois mois.

« On n'entre pas, c'est inutile. Vous longez simplement le mur jusqu'au moment où l'on distinguera les fours crématoires. »

Deux minutes.

« Voilà. Vous vous arrêtez, s'il vous plaît. Et vous descendez. »

Reb lui-même mit pied à terre. Il tenait le bidon dans sa main gauche et l'arme dans son poing droit. L'ancien Obersturmbannführer demanda d'une voix sourde :

« Vous auriez réellement tué mes enfants ?

– Je crois, dit Reb. Je n'en suis pas sûr, cependant. J'ai beau être très en colère, je ne sais pas si je serais allé jusqu'à les tuer. »

Il tendit le bidon.

« Vous l'ouvrez et vous buvez, s'il vous plaît. »

L'ancien Obersturmbannführer dévissa le bouchon et reconnut aussitôt l'odeur. Il dit d'une voix étranglée :

« C'est de l'essence.

– Oui, dit Reb en souriant. Je me souviens de ce jeune Français que vous avez fait boire, il y a trois ans et quatre jours, à peu près à la même heure. Lui, c'était de l'huile de vidange. Sans doute parce que vous n'aviez pas assez d'essence. Il avait dix ans. Il était né le 23 juillet à Bordeaux, je me souviens très bien de lui. Il a mis dix heures à mourir. Je pense que vous boirez cette essence parce que vous espérerez jusqu'au bout que je ne vais pas vous tuer. Et c'est vrai que vous avez une chance. Pas grande, mais vous en avez une. Mais avant de boire... »

De la poche de son blouson, il retira un petit objet enveloppé de papier.

« Un cadeau », dit-il.

L'homme défit le papier. Il trouva un tube de rouge à lèvres.

« J'aimerais beaucoup que vous vous en passiez sur le visage, les lèvres surtout... »

Un temps.

« Voilà. Les joues aussi, s'il vous plaît... Très bien. Vous buvez l'essence maintenant... Le bidon est à vous, au cas où vous ne l'auriez pas reconnu. Et la lettre que voici sera retrouvée dans votre poche. Elle a été écrite par un jeune Lituanien appelé Zaccharius. Vous me direz qu'il est mort. Mais est-ce bien une raison ? Il y décrit ce que vous avez fait à ces enfants, dont j'étais... Buvez encore un peu, je vous prie... »

Il tira de très près, sous la pommette droite. Puis il plaça l'arme dans la main encore chaude de l'ancien Obersturmbannführer Wilhem Hochreiner et appuya, par les doigts mêmes du mort, une nouvelle fois sur la détente, cette seconde balle se perdant dans un talus.

Pour vomir, il attendit d'être loin de là. En fait, Dov Lazarus dut par deux fois arrêter sa voiture, pour lui permettre de vomir encore.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

considérable, et d'une gaieté insolente qui frisait la folie pure. Parlant l'allemand et l'anglais, outre naturellement l'espagnol, il avait poursuivi sans les attraper complètement des études de droit et, récemment, avait été engagé comme secrétaire par un richissime immigrant allemand du nom d'Erich Steyr. On était en septembre et ses cinq mois d'emploi l'avaient d'ores et déjà convaincu de faits essentiels, s'agissant de son patron : Steyr Erich Joachim était fort riche, fort intelligent, fort beau, fort cultivé, fort élégant et raffiné mais s'il n'était pas (ça se démontre, Diego) la plus abjecte des crapules, il ne devait pas être loin du peloton de tête, en ce domaine. Diego sourit très gracieusement à Steyr :

« Je n'ai jamais entendu parler de ce Kandinsky, señor. Mais je suis tout prêt à le trouver admirable. »

Il jeta un coup d'œil nonchalant sur le tableau et s'exclama : « Admirable ! »

Après quoi il sortit de la galerie pour lorgner les señoritas. Très près était la voiture de Steyr, avec le chauffeur de Steyr et le garde du corps de Steyr. Steyr n'habitait pas Buenos Aires. Dès son arrivée en Argentine, il avait acquis – par l'entremise de Diego d'ailleurs – une superbe *estancia* aux environs de Cordoba et moins d'une semaine après l'achat, les caisses étaient arrivées, innombrables, recelant les trésors de Golconde. Même Diego Haas, qui s'enorgueillissait de son inculture, avait dû s'extasier devant tant de merveilles. Dans le même temps, Steyr avait jeté les bases de son avenir argentin, voire sud-américain : il allait s'établir comme conseiller en investissements, notamment auprès de ses malheureux compatriotes chassés de leur pays natal par la juiverie internationale. « Jawohl » avait dit Diego imperturbable, peu ému par cette exaltation qu'il estima jouée (Steyr était bien trop intelligent pour prendre au sérieux ces balivernes – il n'était rien

d'autre qu'une ordure et la messe était dite). Et de fait, on avait effectivement parcouru l'Argentine, et les pays avoisinants, jusqu'au Venezuela, au Chili et, déjà, à Bogota en Colombie.

En réalité – et il le reconnut lui-même quand il se confia à Georges Tarras – Diego Haas ne garda aucun souvenir particulier de cette journée de septembre 1947. Il avait connu dès le début la passion de Steyr pour les arts, et la peinture en particulier. La galerie Almeiras était une étape quasi obligatoire, puisque la meilleure d'Argentine et donc la visite « au Kandinsky » n'eut rien pour accrocher son attention. Il fallut à Diego Haas, par la suite, sa propre et véritable rencontre avec le Roi, et surtout, l'hallucinante scène de Bogota, deux mois plus tard, pour qu'il établît le rapprochement...

Car il s'écoula en effet plusieurs semaines pour que « l'affaire du Kandinsky » prît ses vraies dimensions. Steyr retourna plusieurs fois chez Almeiras durant cette période, y menant apparemment une négociation assez lente...

Le 5 novembre 1947, Steyr apprit d'Almeiras que le propriétaire des cinq toiles qu'il voulait acquérir se décidait enfin à dire oui.

Il partit avec Diego Haas pour la Colombie en prétextant des rendez-vous d'affaires, comptant faire coup double.

Ils arrivèrent à Bogota le 6 novembre 1947.

« J'ai horreur de Bogota, dit Diego Haas. D'ailleurs, je déteste aussi Santiago du Chili. Et Caracas. Et Lima. Et La Paz et Quito. Je ne souffre que difficilement Buenos Aires. Sans parler d'Asunción que j'abomine et de Caracas que j'exècre positivement. En fait, à part Rio, quoiqu'ils n'y parlent pas l'espagnol...

– Ayez donc l'obligeance de fermer un peu votre grande gueule », dit Steyr avec douceur, comme toujours sans élever la

voix.

Assis sur la banquette arrière de la voiture, il lisait, plongé dans quelque dossier d'affaires. Un chauffeur colombien au profil de tortue tenait le volant, ayant à sa droite le garde du corps, un certain Gruber que Diego jugeait un peu moins futé qu'une vache (et il n'avait pas une haute opinion des vaches). Haas quant à lui était assis à l'arrière, à côté de l'avocat.

« Je ne connais pas trop l'Europe, reprit Diego, nullement abattu par la rebuffade. Sauf quelques jupons çà et là. J'avais presque convaincu Mamita – c'est maman – de m'offrir un an ou deux à Paris quand vous' aut' nazis avez commencé d'y faire du tourisme. Je suis une victime du III^e Reich, à ma façon. »

Une heure plus tôt, l'avion venant de Caracas avait déposé les trois hommes à l'aéroport Eldorado de Santa Fe de Bogota où...

« Haas, encore une seule de vos plaisanteries stupides et je demande à Gruber de vous casser la figure. Ce qu'il fera avec joie. »

... ils approchaient du centre-ville. Ils y entrèrent, un peu après 4 heures de l'après-midi, le 6 novembre donc. Il tombait sur Bogota une pluie fine, très froide, que sans doute expliquait l'altitude – plus de 2 600 mètres. Ils allèrent directement à leur hôtel, près du palais San Carlos où habita Bolivar. À la réception, un message avait été déposé à l'intention de Steyr. Le texte était en espagnol et signé par un certain Enrique Haardt. Ce fut Diego qui traduisit :

« Il écrit que si vous voulez toujours acheter ses tableaux, vous le trouverez tous les jours après 6 heures *de la tarde*, carrera de Bacata, 8, dans le quartier du Chapinero. Ole. Le "ole" est de moi. »

Dans un premier temps, Steyr envisagea de remettre la chose

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

5. Aujourd'hui : rue de la Liberté.

6. Littéralement : bite.

7. Nommé conseiller juridique au Bureau Central pour l'Émigration des Juifs, il participe à l'arrestation, à l'internement, à l'expulsion contre une rançon de plusieurs millions de dollars, du baron Louis de Rothschild. En 1940, il travaille avec le Referat IV B 4 aux aspects juridiques du Projet Madagascar, prévoyant la déportation vers Tananarive de tous les Juifs d'Europe, et utilisant pour la première fois les termes de « Solution Finale du Problème Juif ». L'année suivante, sur ordre de Reinhard Heydrich, il effectue de nombreux voyages aux Pays-Bas ; il y est l'un des fondés de pouvoir de l'administration des biens et pensions des 140 000 israélites néerlandais et dont cinq mille seulement survécurent.

Parallèlement, il continue de gérer à sa manière le cabinet Klimrod.

En 1943, engagé dans les Waffen S.S., il part pour le front de l'Est (en novembre). Il en revient dès mars 1944 pour une hospitalisation à Bad Ischl qui le tient jusqu'à l'automne et ne l'empêche pas de se rendre très souvent à Vienne, afin d'y administrer son cabinet. À compter d'octobre 1944, son activité officielle se réduit, on sait de moins en moins de choses de lui, jusqu'à sa totale disparition en avril 1945.

8. L'Altaussee est au pied des montagnes Mortes, les *Todes Gebirge*, dans cette partie de l'Autriche appelée l'Ausserland, surnommée par Goebbels *l'Alpenfestung*, la Forteresse Alpine, où les derniers héros nazis avaient été censés soutenir jusqu'à la mort les assauts ennemis – et dont cinq soldats américains mâchonnant du chewing-gum avaient nonchalamment obtenu la reddition. Soixante mille civils chargés d'un butin arraché à

l'Europe entière étaient venus s'y réfugier dans les derniers mois de la guerre.

TABLE DES MATIÈRES

1. – LE PHOTOGRAPHE DE SALZBOURG
2. – LES CHANDELIERS DE BOGOTA
3. – GUAHARIBOS
4. – LES CHIENS NOIRS
5. – LES CHUTES DE CARACARAÍ
6. – LES HOMMES DU ROI
7. – UNE TORTUE AVEC UNE JAMBE DE BOIS

Dépôt légal : octobre 2013
IMPRIMÉ EN FRANCE

Achévé d'imprimer le 23 septembre 2013
sur les presses de l'imprimerie « La Source d'Or »
63039 Clermont-Ferrand
Imprimeur n° 16606



*Dans le cadre de sa politique de développement durable, La
Source d'Or a été référencée*

*IMPRIM'VERT® par son organisme consulaire de tutelle.
Cet ouvrage est imprimé - pour l'intérieur - sur papier offset
"Amber Graphic" 90 g
provenant de la gestion durable des forêts,
des papeteries Arctic Paper dont les usines ont obtenu
les certifications environnementales ISO 14001 et E.M.A.S.*